

On arriva ainsi jusqu'aux derniers jours d'octobre. Alors on rentra à Paris.

Le 25 décembre, jour de Noël, la marquise de Coulange donna le jour à une petite fille.

Elle était toute mignonne, délicate, même un peu chétive. Mais elle paraissait avoir bonne envie de vivre.

La jeune mère déclara qu'elle ne voulait pas de nourrice, qu'elle tenait absolument à élever elle-même son enfant.

On essaya de lui faire des observations.

— Puis je nourrir ma fille, oui ou non ? demanda-t-elle au vieux praticien amené par Ernest Gendron.

Le médecin répondit : oui.

— En ce cas, tout ce que vous pourriez me dire encore est inutile.

On lui laissa son enfant, un peu contre le gré du marquis, qui redoutait pour elle de trop grandes fatigues.

M. de Coulange avait voulu profiter de la circonstance pour tenter un rapprochement entre la fille et la mère ; mais il avait complètement échoué.

Madame de Perny n'osa point se présenter à l'hôtel, la marquise ayant déclaré nettement qu'elle ne la recevrait pas.

Le marquis, qui n'avait aucune raison d'en vouloir à sa belle-mère, lui faisait d'assez fréquentes visites, et c'est par lui que madame de Perny savait à peu près tout ce qui se passait à l'hôtel de Coulange.

Était-ce par calcul ? Sosthène avait loué pour sa mère un appartement rue de Moscon, c'est-à-dire à l'autre extrémité de Paris. Il était censé y demeurer avec elle ; mais il avait conservé son petit appartement de la rue Richemont. Ceci indiquait qu'il ne songeait pas encore à changer son existence et à se créer une position indépendante, comme le lui avait conseillé son beau-frère, en lui faisant gracieusement don de deux cent mille francs.

Tous les quatre ou cinq jours, Sosthène venait voir le marquis. Il tenait à conserver un pied dans la place. Il ne parlait jamais de sa sœur et il évitait avec le plus grand soin de se trouver sur son passage. En revanche, il entretenait longuement le marquis des démarches qu'ils ne faisait point, en vue de se procurer une occupation en rapport avec ses goûts et ses aptitudes.

Il semblait naturel que madame de Perny fût la marraine de sa petite fille ou Sosthène son parrain.

On en parla à la marquise.

Elle répondit froidement qu'elle préférerait que sa fille ne fût jamais baptisée.

Le marquis ne savait plus que penser. Où il avait cru d'abord à un caprice de sa femme, à un de ces froissements dont l'impression s'efface avec le temps, il voyait apparaître une véritable répulsion, une sorte de haine. Mais ne voulant point sortir de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, sans donner toutefois raison à la marquise, il résolut de nouveau de toujours respecter ses sentiments, si bizarres qu'ils fussent.

Le comte de Langeon, son cousin, et la comtesse de Langeon furent les parrain et marraine de la petite fille.

On lui donna les prénoms de Maximilienne-Charlotte.

Nous n'avons pas besoin de dire que la jeune mère adorait son enfant. Il lui semblait qu'elle n'aurait jamais assez de tendresse à lui donner et que son cœur n'était pas assez grand pour contenir tout son amour.

Devant le petit ange endormi, elle restait des heures entières à le contempler. Quelles étaient alors ses pensées ? Nous ne saurions le dire. Mais il se mêlait certainement beaucoup d'amertume dans son extase.

Certes, cette tendresse passionnée de la mère pour son enfant était bien naturelle ; pourtant on la trouvait exagérée ; et quand on voyait d'une part l'affection de la marquise pour sa fille, de l'autre son indifférence pour son fils, on ne pouvait s'empêcher de convenir que cette mère avait d'étranges sentiments, et cela conduisait à faire de singulières réflexions.

Mieux que personne, M. de Coulange était à même de faire ces remarques. Il comparait, méditait ; et quand il essayait de s'expliquer ces deux sentiments contraires, il s'égarait complètement ; néanmoins il trouvait que le cœur de Mathilde était en contradiction flagrante avec lui-même.

En voyant que ce cœur insondable voulait donner toute à l'une et rien à l'autre, le marquis en arriva à éprouver un assez vif sentiment de jalousie. Oui, il devint jaloux de cette tendresse maternelle que la jeune mère réservait exclusivement à sa fille et refusait à son fils avec opiniâtreté. C'était un tort considérable fait à ce dernier, et, à ses yeux, la plus grande des injustices. Il sentit qu'une réparation était due plus que jamais au déshérité, et il lui donna aussi presque exclusivement toute sa tendresse. Et cela se fit naturellement, sans qu'il le voulût. À son insu, et pour la première fois, il y eut entre lui et la marquise une opposition de sentiment.

Nous ne voulons pas dire que le marquis n'aimait pas sa fille ; mais il l'abandonna complètement à sa mère pour n'avoir qu'à s'occuper de son fils. D'un côté comme de l'autre il y eut exagération

de tendresse. Ce que la petite fille recevait de la mère, le petit garçon le recevait du père. On aurait dit que le marquis comptait les caresses données par Mathilde à l'un des enfants pour ne pas faire tort à l'autre d'un baiser. Et cela sans qu'il y ait un nœud ou une plainte du mari ou de la femme. Du reste les époux étaient aussi unis que par le passé, et leur affection restait la même. Un amour comme celui qu'ils éprouvaient résiste à tout.

Disons, cependant, que toute entière à ses joies maternelles et complètement absorbée dans les soins qu'elle donnait à sa fille, la marquise se s'apercevait point de cette préférence déjà marquée que M. de Coulange avait pour le petit Eugène.

Plus tard elle fera cette découverte, car elle n'a pas versé toutes ses larmes.

De nouvelles et cruelles découvertes lui sont réservées.

Pendant les mois de janvier, février et mars, il y eut de nombreuses réceptions à l'hôtel de Coulange. À l'occasion de la naissance de sa fille, le marquis voulut donner plusieurs fêtes ; elles furent splendides. La fortune de M. de Coulange lui permettait de faire magnifiquement les choses. Il eut la satisfaction de voir réunie chaque fois l'élite de la société parisienne : les plus grands noms du faubourg Saint Germain, les sommités politiques, les hommes illustres de la littérature, de l'armée.

Madame de Perny et son fils ne parurent à aucune de ces réceptions, n'assistèrent à aucune de ces fêtes.

Plusieurs personnes, parmi celles qui avaient d'anciennes relations d'amitié avec la famille de Coulange, s'en étonnèrent.

Interrogé à ce sujet, le marquis fut assez embarrassé. Cependant il répondit :

— Entre Madame de Perny, son fils et la marquise, il y a rupture. La chose est arrivée il y a quelques mois, lorsque nous étions encore à Coulange. À quel propos ? Je l'ignore. Mais je suis persuadé que les torts ne sont pas du côté de la marquise. Le temps fait oublier bien des choses. J'espère pouvoir bientôt rétablir la bonne harmonie dans la famille.

De son côté, à ceux qui se permirent de la questionner, la marquise répondit :

— Ma mère voulait être la maîtresse chez moi ; j'ai cru devoir lui faire quelques observations ; alors elle s'est trouvée humiliée. Elle est partie, mon frère l'a suivie. Je n'ai rien fait pour les retenir ; du reste il était impossible que nous puissions nous entendre.

— Oh ! ce n'est qu'une petite querelle ; un de ces jours vous vous rencontrerez, vous vous embrasserez et la paix sera faite.

— Jamais ! dit la marquise.

Ce mot "jamais" et aussi le ton dont il fut prononcé causèrent aux curieux un nouvel étonnement.

Il y en eut qui devinèrent qu'il y avait dans le cœur de madame de Coulange une plaie cachée. Dès lors on commençait à se demander :

— Quel est le secret de la marquise ?

## VI

Dès le premier jour de son entrée à l'hospice, Gabrielle Liénard inspira aux administrateurs, aux médecins, aux élèves, à tout le personnel de l'établissement un très-vif intérêt.

La triste position de cette malheureuse jeune femme qui sortait à peine de l'adolescence, ne pouvait manquer de faire naître la compassion.

En voyant son pur profil, ses traits délicats, son nez finement modelé, son front superbe et ses grands yeux noirs pareils à ceux d'une Mauresque, on pouvait se dire qu'elle était divinement jolie un an auparavant, quand elle était en pleine santé.

Quelque jours après, on apprit à la Salpêtrière ce qui était connu de la douloureuse histoire de la nouvelle pensionnaire. Alors la pitié de tous devint plus profonde et elle fut l'objet d'une plus grande sympathie encore.

Dans nos hospices et hôpitaux, les malades sont tous également bien soignés, car tous ont part au dévouement de nos savants docteurs, aux soins intelligents des employés attachés à leur service. Toutefois, il n'est pas défendu, aux uns comme aux autres, d'avoir certaines préférences parmi les malades. C'est une question de sentiment. On ne peut pas empêcher cela. Du reste, là aussi bien que partout ailleurs, il y a des malheureux plus intéressants les uns que les autres.

Gabrielle devint la pensionnaire favorite de l'établissement. D'ailleurs, par sa douceur et sa docilité, elle méritait l'affection et la vive sollicitude dont elle était entourée.

(A suivre.)

Les enfants sont soulagés immédiatement dans les cas de dentition, de fièvre, de dysenterie, vertiges, coliques, toux et rhume, manque de sommeil, etc. *Menthol Soothing Syrup* qui vend partout, 25 cts la bouteille.